

ACHAT DES MUSÉES NATIONAUX

MUSÉE des ARTS et TRADITIONS

POPULAIRES

1^{er} R
288



Allons, vir Bragotte, allons.

18
288
(1)

ÉTRENNES
TOURQUENNOISES
ET LILLOISES,
En vrai patois de Lille et
de Tourcoing.

Pour la présente Année.

~~~~~  
QUATRIÈME RECUEIL.  
~~~~~

A LILLE,
Chez VANACKERE, Libraire-
Éditeur, Grande-Place.

COMPLAINTE

*Des habitans de Lille, sur la mort
de Brûle-Maison, et les réjouis-
sances qu'ont fait les Tourquen-
nois ayant appris sa mort.*

Air: *De l'Araigné.* Noté n.º 1.

HÉLAS! qu'eulle triste nouvelle
Qu'un entend en tout canton,
Elle n'est ni bonne ni bielle
Che l'morte de Brûle-Majon
Qu'eulle affliction,
Car elle nous a fait braire,
Que che l'homme renommé
Est trépassé.

Un chacun dit ché damage
Qu'un pareil esprit est mort,
Le dernier jour de se n'âge
Devant morir parlot encore,
Queu triste sort,
Qu'un homme si sage,

Ne devot jamais morir,
Qui fait tant rire.

Brûle-Majon par ses grimaces
Étoit connu tout partout,
Dens les Bourgs et les Villages,
D'un bout jusqu'à l'autre bout,
Jusqu'au Pérou;
Jamais personnage
N'a fait autant de quanchons,
Que Brûle-Majon.

Quand qui cantoit dessus l'plache
Les semedis et merquedis,
Un couroit vir ses grimaches,
Ses morgues et ses singeries,
Ses drôleries;
De Villes en Villages,
Amusoit filles et garchons,
Par ses canchons.

Y m'tot un nocquet à se bouque,
Aatrement dit un cadenat,
Aveuque un confiau d'quate doubles
Brûle-Majon perchoit sen bras,
Après tout cha,
Y mengeoit d'z'étoupes,

Par s'bouque sortot à l'instant
Des biaux reubans.

Quand il avoit fait ses morgues,
Après cha copoit sen nez,
Aveuque un cat y juoit d'zorgues,
Sen front y broquoit après
Sur le marqué,
Il étoit en vogue,
Faigeoit aveuque ses maintiens
Rire tous les gens.

Mais hélas! che l'homme si sage,
Est mort, prions Dieu pour li,
Deden Tourcoing biau bourgage,
Un chacun s'en réjouit,
Grands et petits,
Sont tretous bennage,
Qui ne fera pu nulle quanchon,
Che Brûle-Majon.

Ayant appris d'assurance,
Que Brûle-Majon étoit mort,
Y ont fé des réjouissances
Malgré qui géloit si fort,
Tout d'un accord;
Y ont fait bonbance;

Et ils ont fait sur ma foi
Des fus de joie.

Y n'y avot le sieu Jean-Jacques,
Qu'il avot donné du bo,
Cheti qu'il a étranné s'vaque
Il a donné un chent d'os,
Et Vaterlo,
Aveu se bielle casaque,
Il a donné vingt bourrés
Pour les brûlés.

Jean Gilles a donné d'zequettes
Pour mettre à che fu de joie;
L'un a donné se bronette;
Ont fait un fu comme unne moye
Et gros Francois
A donné se rufflette,
Et unne péle pleine de bren
Pour mettre deden.

Au mitant de che fu entière,
Y n'y avoit un long bâton;
Au debout, y n'y avoit unne ben-
nière,
Aveuque le nom de Brûle-Majon,
Fait à fachon;

Enfans, père et mère,
Dansoient tout au tour du fu
Comme des perdus.

Y ont jeté des baguettes,
Y ont joué du tambour;
Du violon et del trompette,
Enfin chétoit den che jour
Sans nul détour,
Bien mieus qu'à leu fiette,
Y n'ont jamais eu ma foi
Unne telle joie.

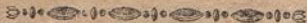

N'y avoit un des princhival,
Qu'un appelle Mathieu Colas;
Il leux a fait un régal,
Aveuque des bons gros cats,
Dodus et cras;
Queu soupé frugal,
L'za accommodé à fachon
Aveu d'zoignons.

Comme y mengeoient sans four-
chettes,
Croyant que chétoit du lapin;
L'un a attrapé unne tiette,
Il le mettoit dessus sen pain
En ayant faim;

Mengeoient comme des biettes,
Sans songé que den che plat
Chétoit du cat.

Den chel fricassé friande,
Un a trouvé unne soris,
Bien poiluse bielle et grande,
Sitôt toute la compagnie
Toute ébahie,
Sans faire de demande,
Ont vu qui avoient mengé là
Tertous du cat.

Ils ont délouffés eomme des biettes,
De che cat des gros morciaux;
Ma à leu cœur à leu tiette,
Délouffoient tous ches lourdeaux
Plein des séaux;
Qu'euille belle fiette!
Et pour venger Brule-Majon,
J'ai fait le quanchon.



HISTOIRE PLAISANTE

Arrivée à Tourcoing.

Air: *Ecoutez l'aventure.* Notén.º 2

LIl faut que je vous chante,
Messieurs dans ce moment,
Unne histoire fort plaisante,
D'uu bon gros paysan;
Et d'un jeune Flamand,
Qu'il fut bonté en cage,
Il n'y a point long-temps
Dans Tourcoing beau bourgage.

Ce paysan sans feintise,
Comme il étoit marchand,
Alloit à marchandises,
A Bruges, aussi à Gand;
Un Flamand du canton,
Lui dit en assurance:
*Ze lai mon petit garçon,
Toi ti faire parler France.*

Le Tourquennois habile,
Répond à ce Flamand,

Il n'y a nul vard des villes,
U qu'un parle si bien,
Ni qu'un parle pu droit,
Que den notre bourgage;
Ten lieu, avant trois mos,
Saura bien no langage.

Je m'fice à ton parole,
Répondit le Flamand;
Dans Tourcoing à l'école,
Tu l'mettra mon enfant;
Monsieu, ne craignez rien,
Y sera en assurance;
A Tourcoing, l'on apprend
Fort bien la bienséance.

Après bien des louanges,
Le Flamand et le Wallon,
Ils ont fait un échange
Chacun de leur garçon;
Le fils du Tourquennois
Fut demeurer en Flandre;
L'autre pour parler François,
A Tourcoing fut se rendre.

Le Flamand dans l'école,
N'apprenoit rien du tout,

Il étoit sans frivole,
Moins sage encore plus fou;
Quand on seroit vingt ans
Dans Tourcoing beau bourgage,
Je défie qu'un Flamand,
Apprenne leur langage;

Le Tourquennois se fâche,
Voyant que ce garçon,
N'avoit aucune attache
Pour apprendre Wallon;
Je te donnerai du bâton
Comme un donne à un âne,
Le Flamand lui répond:
Menyer canniverstane.

Le Tourquennois en rage,
Lui dit à haute voix,
Je te mettrai en cage,
Pour ti parlé François;
Tout d'même qu'un paroquet,
Je te mettrai en guéole,
T'apprendra à parlé
Putette chonque six paroles.

Ch'Tourquennois sans frivole,
A fé faire tout de ban,
Unne bielle grande guéole.

Pour mettre che garchon ;
L'ayant fait entré deden ,
L'a élevé à l'molette ,
Et l'a pendu fort bien ,
Au mitant del salette.

Se voyant dans la cage ,
Ce pauvre garçon Flamand ;
Parloit dans son langage ,
Pleuroit amérement ;
Menyer , Mengod , Menyer ,
Ney canisprecque France ;
Tay ce misérable pleyisir .
Moi layenne grande souffrance.

Dans sa folle entreprise ,
Ce gros lourd paysan ,
Continuoit ses sottises ,
Sur ce garçon Flamand ;
Il lui disoit larron ,
Te voilà dans la cage ;
Si t'n'aprend le Wallon
Te n'aura point d'potage.

Après quelques semaines ,
Le père de ce garçon ,
A Tourcoing se promène ,

Entra den se mason ;
Apperçu son garçon ,
Deden unne guéole ,
Et pour cette action
Réprimanda le drôle.

Commençant son harangue ,
Il dit à ce Flamand ,
Pour apprendre la langue
Je l'ai mis la deden ;
Pour apprendre un paroquet
Un les met den des cages ,
Mi tout du même j'ai fait ,
Pour qui eu su l'langage.

Tu l'est unne tour de bête ,
Dit alors le Flamand ,
Je te casserai ton tête ,
T'a la mis mon enfant ;
De sa canne cent fois ,
Frappa tant qu'il fut lasse ,
Dessus le Tourquennois
Qu'il le fit crier grâce.

Si quelqu'un veut apprendre
A parler bon Français ,
Il n'a qu'à s'aller rendre

Demain au matin te sera pu sage,
Si te poursuis encore ten lichon,
De me parlé de mariage,
Michau que nous rirons.

Je te dirai.

Margot pour vrai,
Que ché un proverbe d'usage,
Afin de ne point perdre corage,
Faut bate le fier quand il est cau,
Je te parle à men pu biau;
Te sais que j'suis un garchon sage,
Te veneras crasse comme un pour-
chau,
Te vivra étant à ménage,
Comme un pouchin den liau.

Tes compliments

Ne sertent à rien,

Aïche que te peut marié à c'soir,
Y faut allé vir che l'homme noir;
Faire parlé d'nous den sen tonniau,
Si t'est content Michau,
Semedi nous irons mette en nuéche,
Te me donnera un biau enniau;
Un noir pot treuve toudi s'couvle-
che,
Vas nous en ferons du biau.

RONDE TOURQUENNOISE.

Air : *Il a secoué.*

PIRONNE je vous wette,
Pour être grande assez,
Vous avez sur vos tiette,
Un quartron d'ans passé;
Faut-y luronné, luronné,
Pironne, Pironne,
Faut-y luronné, luronné,
Pironne sans marié.

*Il faut répéter à chaque couplet le
3.^e et 4.^e vers du couplet précédent.*

Vous êtes bielle et droite,
Comme un épi de blé;
Faut-y luronné. *bis.*

Des cheveux sur vos tiette,
Qui sont tout tortainnés,
Faut-y luronné. *bis.*

Un grand front qui reluit,
Tout comme un écu nué;
Faut-y luronné. *bis.*

Des yeux grands et ouverts ,
Tout noir au miroullé ,
Faut-y luronné. *bis.*

Un droit qu'on y wesse
Des petits marmousets ;
Faut-y luronné. *bis.*

Un nez et un visage ,
Quiand un l'aroit moulé ;
Faut-y luronné. *bis.*

Et unne bielle bouque ,
Qu'un vodroit pourlecqué ;
Faut-y luronné. *bis.*

Et un biau attriau
Aussi ferme qu'un gré ;
Faut-y luronné. *bis.*

Unne largue potraïne ,
Toudy hen reserrée ;
Faut-y luronné. *bis.*

Le pan de me casaque ,
Ne saroit tout muché ;
Faut-y luronné. *bis.*

Des bielles fortes és anches ,

Malluse a volonté ;
Faut-y luronné. *bis.*

Vous marchez comme un homme ,
Les bras à vos côtés ;
Faut-y luronné. *bis.*

Et arse à vo n'ouvrage ,
De jour comme au candelé.
Faut-y luronné. *bis.*

Pour en faire unne femme
N'en vla ty point assez ?
Faut-y luronné, luronné,
Pironne, Pironne ;
Faut-y luronné, luronné,
Pironne sans marié.



CHANSON

En patois de Tourcoing.

Air : *Ché un pitié d'être fille.*

EN revenant del ducasse ,
J'ai vu derrière unne majon ,
Pilot aveuque Tonnette ,

Près d'un camp de soucrlon ;
Lorgnant par me frenette,
Que j'ai ris à fachen.

Pirot aveuque Tonnette,
Près d'un camp de soucrlon ;
Pourmirant le Bachelette,
Depuis le tiette au talon ;
Lorgnant, etc.

Pourmirant le Bachelette,
Depuis le tiette au talon ;
Faut croire qu'elle l'y sanoit bielle,
Car y bageoit sen gronion ;
Lorgnant, etc.

Faut croire qu'elle l'y sanoit bielle,
Car y bageoit sen gronion ;
L'y donnant sur sen visage
Des doux bagié par quartrons,
Lorgnant, etc.

L'y donnant sur sen visage
Des doux bagié par quartrons ;
Pirot montant sur unne herche,
Afin de vire tant pu long ;
Lorgnant, etc.

Pirot montant sur unne herche,
Afin de vir tant pu long ;
N'ayant apperchu personne,
Retournant près de filion ;
Lorgnant, etc.

N'ayant apperchu personne,
Retournant près de filion ;
L'y racontant à l'oreille,
Tout bas unne sequoi de bon ;
Lorgnant, etc.

L'y racontant à l'oreille,
Tout bas unne sequoi de bon ;
Je ne sai si elle étoit lasse,
Sont assi au soucrlon ;
Lorgnant, etc.

Je ne sais si elle étoit lasse,
Sont assi au soucrlon ;
L'avéture étoit si grande,
Je n'ai pu rien vu de long ;
Lorgnant, etc.

L'avéture étoit si grande,
Je n'ai pu rien vu de long ;
En pau après se relieve,
J'ai apperchu che garchon ;
Lorgnant, etc.

En pau après se relieve,
J'ai apperchu che garchon,
Qui reblouquoit se maronne,
Et sont ennalés pu long;
Lorgnant, etc.

Qui reblouquoit se maronne,
Et sont ennalés pu long;
J'ai été vire den le plache,
J'ai trouvé un gros étron;
Lorgnant, etc.

J'ai été vir den le plache,
J'ai trouvé un gros étron;
Pour encrachie ses terres,
Vela un brave garchon;
Lorgnant par me frenette,
Que j'ai ris à fachen.



CHANSON

Air : *J'ai mangé du pain bis.*

Noté N.º 4.

ZABAUT veut mariée,
Mon Dieu qu'elle est en air :
Et ne veut nen vir l'hiver
Sans homme à sen côté :
Ven ichi men gros Jacques,
Dit-elle à s'n'amoureux,
Fé retourné t'casaque,
Qui n'euche pu de grandes taques,
Nous marirons à deux.

Je n'ose pu bougié,
Ni aller nulle var,
J'ai trop peur du hazard,
Qu'un pourroit me rencontrée ;
À deux un se rassere,
Etant deden un lit ;
Que l'hiver vienche acheteur,
Je n'arai mi si peur,
Couquée tout près de ty.

Vela men biau rouet,
De l'étrain den me couche,
Unne telle avenue tros louches,
Pour mié du leburé;
Un siellot pour s'assire,
Unne tellette, un témis;
Unne payelle à frire,
Jacques laiché vous dire,
Marié avenue mi.

Je te ferai mengié,
Du bon garnu potage,
Queuquesos des épinnaches,
Aussi de l'épaisse porée;
Je te ferai du ghinse,
Tout comme du lehouli;
Te verra si ten menge,
Te vivra comme un prinche,
Marié avenue mi.

Je set raccommodé,
Les habits à serlouppe,
Je filerai des z'étoupes,
Quand l'Août sera set;
Je couserai tes maronnes,
Du qui seront méchant,
Et si t'n'est nen ivrogne,

Quand je n'aros qu'eune pronne,
Te n'dara l'demitant.

Nous avons aquatés
Des hardes plein un coffre,
Mi, men frère Quertosse,
Qu'nous avons rapporté;
Nous seront au pu brave,
Le jour de no banquet;
Nous remplirons nos gaves,
En sortant de le tave,
Nous sendirons couquié.



CHANSON

*D'un Savetier de Tourcoing, qui a
trouvé un moyen pour adoucir la
mauvaise humeur des femmes.*

Air : La bonne aventure au gué.

LES Tourquennois sont toujours
Des histoires à rire,
Ecoutez le drôle de tour,
Fait tout depuis peu de jours;

Je vais vous le dire au gué,
Je vais vous le dire.

Un Savetier de Tourcoing,
Nommé Pierre-Jean Gilles;
Fit un tour de son esprit,
Dont chacun parle de lui,
Des villages et villes ont rit,
Des villages et villes.

Il étoit au cabaret
Le Mardi au soir,
Riant se divertissant,
Passant aisément son temps;
A force de boire gaiement,
A force de boire.

La femme bien désolée
De voir Jean-Pierre,
Boire et dépenser de bon,
Tout l'argent de sa maison,
Se mit en colère Jennon,
Se mit en colère.

Elle alla au cabaret
Où étoit son homme;
Lui disant bien tourmenté,
As-tu bientôt bu assez.

Viens ou je t'assomm'crévé,
Viens ou je t'assomme.

Le Savetier un peu gris
A dit à sa femme,
Entrez dedans buvez une fois,
Puis nous s'en iron tout droit,
Nous couché ensanne au gué,
Nous couché ensanne.

La femme le voyant saoul,
Elle dit en colère,
Sorte ou je vais te donner,
Sans sortir du cabaret,
Des coups d'étrivières au gué,
Des coups d'étrivières.

Craignant d'avoir du bâton,
De sa bonne femme;
Il a payé son écot,
Et s'en allant aussitôt,
Peur d'avoir du blâme au gué,
Peur d'avoir du blâme.

Arrivant dans sa maison,
Il dit à Jeannette:
Te m'a la fait un affront,
Ma foi j'en aurai raison,

D'une bonne sorte au gué,
D'une bonne sorte.

Il rêve dans son esprit
Comme il falloit faire;
Se sont couché dans leur lit,
La femme s'est endormie;
La drôle d'affaire qu'il fit,
La drôle d'affaire.

Il prit des bars et bâtons,
Sans faire d'appareille;
Les loyant au lit de bon,
Pour en faire une prison,
Pendant l'sommeil de Jennon,
Pendant son sommeil.

Pour se n'esprit contenté
L'affaire est bien drôle,
Du lesbouli il a fait
Pour en donner à mengé,
Plein une casserole au gué,
Plein une casserole.

Le lendemain au matin
Le femme se réveille,
Trouvant sen lit bien et biau,
Comme eune guéole d'ogean;

El' dit queu nouvelle Sabiau,
El' dit queu nouvelle.

Le Savetier ly répond,
Souvenez-vous Jennette,
Que je vous ai dit l'autre jour,
Que j'vous aurois fait un tour,
Vous y v'la tout ne'mamour,
Vous y v'la tout nette.

Pendant quatre jours entiers
Il laicha Jennette,
Rensermée comme un lapin,
Tappoit des pieds et des mains;
D'une bonne sorte enfin,
D'une bonne sorte.

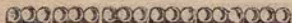
Pierrot dit sans s'tourmenté,
D'une bonne grace,
Aprédé mieux à parlé
Quand je suis au cabaret,
Sans faire de grimace au gué,
Sans faire de grimace.

La femme aussitôt lui dit,
Laiche men sortir,
Vous laicherai faire le lundi,
Le mardi et mercredi,

Sans pu rien vous dire drochi,
Sans pu rien vous dire.

Il a défait les bâtons
Lui donnant passage,
Le délivrant du prison
Sur ses propositions,
D'être en pau pu sage Jennon,
D'être en pau pu sage.

Mari qui aimez les pots,
Le vin et la bière,
Si vos femmes vous vont voir,
Et vous chanter poule au soir,
Pensez à Jean-Pierre au gué,
Pensez à Jean-Pierre.



L'AMANT PRESSÉ,

Chanson en patois de Lille,

Air: Nous marirons Dimanche.

Si vous sari me n'envie, Margot,
Ché de marié daimainche,
J'ai de l'amour, et tous les jours,
Y faut que je me crainche,
Si vous sari me n'envie, Margot,
Ché de marié Daimainche.

*On recommence les 3.^e et 4.^e lignes
du premier couplet.*

Si j'ai vingt ans et vous autant,
Y n'y a rien qui dérainge,
Si vous sari, etc.

Un biau grand front, un biau men-
ton,
Comme le cu d'un singe;
Si vous sari, etc.

Unne bielle pian, cha fé un trau,

A l'endroit qu'on vous pinche ;
Si vous sari , etc.

Deux bian bajots , luigeans et gros ,
Ché comme deux orainges ;
Si vous sari , etc.

Des biaux habits , vous êtes mis
Comme le fille d'un Prinche ;
Si vous sari , etc.

Pourquoi joqué et s'amusé ,
Et faire l'amour à crainche ;
Si vous sari , etc.

Bien rachemé d'un fin dentelet ,
Et gramment du biau linge ;
Si vous sari , etc.

Digé awy il faut toudy ,
Qu'unne sèqui quemainche ;
Si vous sari me n'envie , Margot ,
Nous nous maririmes Daimainche.



CHANSON

*D'une Tourquennoise qui a mené
trop d'hausses , le malheur qui
l'y est arrivé à l'crammillie de
de s'quemenee.*

Air : *De l'araigné.* Noté N.º 1.

Nous faut canter à l'heure même,
Afin de nous réjouir,
D'un Tourquennois et de se femme,
Et aussi de l'crammillie,
Par eune nuit :
Y est encore tout blème,
D'avoir crié au voleur
Trannant de peur.

Chelle brave femmelette,
Aveuque s'n'homme gros Jean ;
Avoient sé des étrennettes ,
Pour allé dire le bon an
Au nouviel an ;
Quand eune étoit faite ,

Y partageoient à mitant
Aveuque Jean.

Trouvant les hauffes si bonnes,
Fet-à-fet qui les faigeoint;
Sans en donner à Antoine,
Unne à unne y les mengeoient,
Sans avoir soin,
A d'autres personnes;
Y n'dont menié tout de bon,
Pu d'un quartron.

Va, Jean tire en pau me manche,
Y me faut allé couquée;
Par nuit brayoit de se panche,
Forche qu'elle d'avoit menié,
Et a criée,

Toute en soucianche,
Jean, u irai-je quié?
Al quemenée.

Deux jours avant l'entreprise,
Elle avoit cauffé trop caud,
Avoit brûlée se quemige,
Y avoit un biau grand trau;
Fit un grand saut,
Allant sans feintiche,
S'accronpir pour elle quieé,
Al quemenée.

Chelle histoire est des pu bielles,
En sabachant pour quié,
Au menton del crémielle,
Se quemige s'est accrochiée,
Sans y pensé;
En poussant la bielle,
Pu qu'un en saroit menié,
S'a soulagié.

Ayant fé ben ses affaires,
Pensant allé den sen lit;
S'quemige tenoit au fier,
Du menton del cremillie,
Fit un haut cri;
Digeant qu'euille affaire,
Je suis tenue d'un esprit
Jean queurre a mi.

Chelle femme sans feintiche,
Répondit à la même heure;
Je suis tenue pal' quemige,
Je ne peux bougié j'ai peur,
Qu'en grand malheur;
Crie, au wigiu, dis-je,
U ben appelle l'Curé
Poul' conjuré.

Che l'homme mit tout en allarme,

Tout en criant au voleur ;
Les wigins ont pris les armes,
Accourant à le même heure,
Tout en fureur ;
Jamais queul vacarme,
Aveque des bottes d'étrain
Deven leus mains.

Tous les wigins en colère,
Afin de le délivrée ;
Pardevant et parderrière,
Se majon ont entourée,
Puis sont entrés ;
Ont vus chelle grand'mère,
Acrochiée à l'crammillie,
Toute saisie.

Les wigins sont mis à dire,
Vela un parfait affront ;
Les autres s' sont mis à rire,
Vela un tour tout de bon,
Pour Brûle-Majon ;
Pour s'en souvenir,
Il en fera des canchons,
Nous les cantrons.
Vela l'histoire nouvelle,
Deven Tourcoing arrivée ;

De l'esprit et del cremmielle,
Et del quemige troée,
Allant quié ;
Tondi des nouvelles
Y en font deven Tourcoing,
N'en doutez point.

CHANSON

D'un Tourquennois qui a fait la
chasse aux puces.

Air : *De Finart, ou bon soir belle
meunière.*

VENEZ de toutes plaches,
De près aussi de loin :
Apprende à faire l'cache,
Au bourg de Tourcoing ;
Quand leu colère demuche,
Y turoient un Caïn,
Pour faire l'cache à puche,
Y sont des pus malins.
De grand matin Piéronne,
Étant deven sen lit,
Se plaindoit à se n'homme ;

Qu'elle n'avoit point dormi ;
Ches misérables puches ,
Dit-elle mouillant sen doigt ;
Tons ches méchantes biettes ,
J'les vois sauté en voit.

Qu'elles méchantes biettes ,
Quement qui volent en haut ;
Y sont ben pu allertes ,
Que tous ches sauteriaux ;
Un ne peut en prendre unne ,
Y s'envolent au matin ,
Et quant che vient le brunne ,
Y dia pleins des quertins.

Y faut que j'les attrapes ,
Dit che l'homme tout court ;
Encore qui soient strappes ,
Je leu frai un biau tour ;
Assurant à l'heure même ,
Le nuit qui vient pour vrai ;
Ah ! te verra me femme ,
Combien que j'en tuerai.

Se n'intrigue quemince ,
Sortant de se majon ,
Acati del seminche ,
Comme un tue les monchons ;

Querquant de poudre feine ,
Sen pistoulet fort ben ;
Y mit ben huit douzaines ,
De seminche deden.

Se couquant à l'heure même ,
Le soir étant venu ;
Y a dit à se femme ,
Si t'est encore mordue ;
De ches puches sauvages ,
Dit Jean apprêtez-vous !
J'en ferai un carnage ;
Je les tuerai tretous.

En plein nuit sans candelles ,
Les sentit tout mordans ;
Se femme se réveille ,
Dit , apprêtez-vous Jean ;
J'en sens pu de quarante ,
Sur mes gambes et pu haut ,
Tai-te , point ne t'épante ,
Je vois leur faire l'assaut.

Mé quoi allez-vous faire !
Di chel femme de nuit ,
Che n'est point te n'affaire ,
Ne fet point tant de bruit :
Y tendis les cliquettes ,

Du pistoulet d'abord ;
Puis levant les couvertes ,
Pour les réduire à mort.

D'une ardeur sans pareille ,
A déquerqué son coup ,
Ver les pieds de sa femme ,
Les gambes et les genoux ;
Criant miséricorde ,
Du co de pistoulet ,
Digeant me vela morte ,
Me n'homme m'a tué.

Du co il mit en flamme ,
Le lit de tout côtés ,
Il eut brûlé sa femme ,
Si elle n'eut point sauvé ,
Mé avec l'assistanche ,
Des vigins et de l'iau ,
Ont éteint d'assuranche
Le fu de che lourdiau.

*
**



CHANSON

Sur la joie des paysans des envi-
rons de Lille, après le départ
des Hussards du camp de Cy-
soing.

Air : *Allons men compère Thomas.*

ALLONS, allons, men vigin Colas,
Bouge quoiche que te fet drola,
Allons compère Gomar,
Par hazard,
Aroite encore peur des houzards ;
N'euche pu peure Zabiau
Car ches lédins ont tous passés l'iau
Sur des batiaux,
Près de l'Escant,
Il est vrai qu'ils n'ont fet du biau ;
Martin, ches fins,
Y ont pris tous mes poules et
pouchains,
Y ont den men gardin,
Pour chertin,
Arrachié mes carottes et persin,

Tout jurant rin-tin-tin
Ches coquins,
Tout jurant rin-tin-tin.
Un daimainche qui faigeoit si biau,
Revenant du molin de l'abrichau,
En entrant deden mè majon
Tout de bon,
Je vos tros de ches grands larrons ;
L'un m'avot pris un biau gros viau,
Et l'aute m'égorgeoit un pourchau,
Je ne lîs qu'un saut,
Sur men ratiau,
Pour en redosser un comme il faut,
Hélas ! chéti-là,
Aveuq ses moustaches de cat,
Y m'a pris par un bras
L'moustafia,
Den le puriau m'entraîna
Drola,
J'pensois d'être au trépas
De ches pas,
J'pensois d'être au trépas.
Zabiau dit qu'un soir tard par ha-
zard,
Comme elle éto à s'n'hui un hou-
zard,

Il y vient tout d'un pas
A queva,
Et puis y déchendit en bas,
Y l'ia donné un tour de groin,
Quoique Zabiau ne le voloit point ;
Il a tassé den sen saclet,
Il a pris sen gros coussenné,
De pu, en pu,
Y a pris un écu,
S'hoîte au s'nu,
Et un petit cosette après,
Y a entré,
Den se cuigène pour mengé
Et drinqué ;
Ayant fait bon repas
Monte à queva,
Ayant fait bon repas.



CHANSON

Du grand Baptême de l'enfant
Jean-Jacques, cencier.

Air : *J'ai passé dans un Village.*

AVANT hier j'ai vu Jean-Jacques,
Tout roste dessous un hommiau ;
Il avoit se bielle casaque ,
Ses reulettes et sen capiau ;
Y n'y avoit quantité de femme ,
Tout près d'un cabaret ,
Aveuque un enfant baptême
Qui étoit tout ajouillé.
Chétoit bien mieux qu'al ducasse
Ches femmes aveuque leu baron ,
Au son des violons et basses ,
Y dansoient tretous au rond ;
L'parain dit al maraine ,
Baïlle te main dansons à deux ,
Bage en pau tara l'estraîne ,
Tout d'un co j'suis amoureux.
Morbleu cha dit grosse Tonnette ,

Faigeons jué le violon ,
Assigeons-nous tout est prête ,
Vla l'watiau et vla l'gambon ;
Pourquoi attendre si tard ,
J'ai faim mes dents tapent fu ,
J'ai fet unne journée de tartes ,
Nous les faut tout ruées jus.

Sen varlet les allot querre ,
Quand che vient à défournée :
Le grand sot queminche à braire ,
De les vire toutes enfondrées ;
Aussi pâmés qu'eune ombielle ,
Y s'encourt tout à l'heure ,
Etant bleu comme unne percielle.
Pour raconté che malheur.

Jean-Jacques aussitôt s'éveille ,
Oyant parlé sen varlet ;
Y couru vir chel merveille ,
Et toutes ches tartes enfondrées ,
Pour afin de ne rien perdre ;
Y dit à sen petit pourchau ,
Va, den le four pauvre biette
Menié che lebouli tout cau.

Y ont rit et fet grande chère ,
Aveuque ches tartes enfondrées ;

Y buvoient del forte bière,
Comme si elle n'avoit rien coûtée;
L'assemblée fut si plaisante,
Ils ont bu, ils ont rit tant,
Retournant vir le giganteant,
Ils ont oublié l'enfant.

Quand che vient den sen village,
Jean-Jacques s'écrie tout haut,
Mon Dieu que je suis bennage,
Je m'en vois vir à men pourchau;
Je crois qui tra blanc et taire,
Ben mieux qu'un pourchau de let,
Mais le sot se mit à braire,
Vehant sen pourchau brûlé.

Alors chelle femme en couche,
S'est écriée à l'instant;
Jean-Jacques chela me touche,
U avez laiché l'enfant?
Mon Dieu! il est al taverna,
S'écria grosse margot,
Donnez radement eune lanterne,
Que je voiche querre che magot.

PASQUILLE PLAISANTE,

En patois de Lille.

LE MARI.

TE v'la revenu donc bielle leurre,
Je t'attends ichi depuis neuf heures,
Tout depuis que je suis revenu,
J'engelle de froid sans fu sans lu;
Du vien-t' encore de courir,
Queul excuse te porra dire,
Je sez, te viens du cabaret,
Ein? tandis que j'viens d'ouvré.

LA FEMME dit tout bas.

Y a raison quoi aiche qui dit?
Pourtant faut dire qu'il a menti;
Encore que j'euche l'a bu chon
pintes.
Y faut trouvé ichi unne seinte;
Et je n'en sé que sortir acheteur.

LE MARI.

Quoi aiche te dit tout bas
Dont bielle leurre.

LA FEMME *dit tout haut.*

Je dis que je viens du docteur.

LE MARI.

Quoi faire drola babillarde?

LA FEMME.

Porté che l'enfant qui est malade,
Car y brayoit à tous momens,
Y m'a dit chel'pousse des dents.

LE MARI.

Bon, velà encore unne excuse,
Ché donc comme cha que t'm'a-
muse;

Donne toudi men soupé j'ai faim.

LA FEMME.

N'y a point ichi un morciau de pain.

LE MARI.

Pourtant au denné sur un tard,
T'avoit encore siet biaux patards.
Quoin'as-tu faits Marie l'avale-tout.

LA FEMME.

En bonne foi je crois que te de-
viens fou,

Le docteur a eu trois patards blancs,
Il a ordonné pou che l'enfant,
Quatre patards de chiro d'oliette,

N'aiche point les siet patard tou net.

LE MARI.

Comme cha je me passerai de soupé.

LA FEMME.

Passe-t'en y men faut bien passé.

LA FEMME *dit tout bas.*

J'ai mengé unne sauciche de trois
gros,

J'ai bu unne pinte et deux demi lots,
Aveuque cha je passerai bien l'nuit.

LE MARI.

Me dis-me en pau quoi aiche te dis?

LA FEMME.

Je dis que j'ai bien de l'ennuis.

LE MARI.

Allez, vous êtes unne bonne fri-
ponne.

LA FEMME.

Mi je dis que t'est un ivrogne.

LE MARI.

Te m'appelle ivrogne, ta grand tort,
Ti te pu l'bière comme un rat mort.

LA FEMME.

Tant mieux, tant mieux, pauvre
Bastien,

Si j'pu l'bière, je n'pu point l'bren,
Wette à ti de me mettre en rage,
Car si je vodrois croire men corage,
Je prendrois le louche au potage;
Je ten donnerois sur le visage,
Tant que te creroit au voisinage,
Après te troit bien pu bennage,
Qu'un accouroit den ten ménage,
On te verroit den un biau équipage:
Tes-te, ne parle point d'avantage,
Le sueur vient sur men visage,
Va' arriere de mi si t'est sage,
Car il arrivera du touillage,
Méfis-te de men batillage,
Je ne peut pu vaincre me rage;
Viens chi men sieu que je te bage,
Pour passé men méchant corage.

LE MARI.

Il est bon à vire bielle dodrez,
Que te reviens du cabaret,
Y faut croire que t'a bien chifflée,
Car ta bien te langue encrachée.

LA FEMME.

Tant mieux, tant mieux, Jean bielle
ouvrage,
Si j'bo che n'est point d'ten gagnage
Aveuque tes six livres par semaine,

Un droit que me tire hors de peine;
Te mingé pour vingt patards de pain
Et un droit que te meur de sain;
Tous les jours chon gros de potage,
Siet sous de bure, six de fromage,
Sans conter huit doubles d'hots,
Aveuque cha chon liards de bo;
De pole, du carbon pour me wa-
quelette,

Du sé, du poivre et des broquettes,
Tous les jours y faut un pain blanc
Pour faire del panade à che l'enfant;
Sans compter encore unne corée
Qu'il faut les daimainche au denné:
Acheteur y faut payé l'buresse,
Pense-tu que j'irai être larnesse.

LE MARI.

Corrage, arras-te bétôt tout dit?

LA FEMME.

Il faut le louage et les habits.

LE MARI.

Cha, t'est bien heureuse de m'ea-
saque

Que j'ai aquaté vieille à Pâques,
Elleva tous les semaines au lombard
Ta dessus quarante biaux patards;
Te le porte tous les lundi,

Et te va le requerre le semmedi.

LA FEMME.

Vous se revengé sur rien couart,
Cha me coute encore deux patards,
Pour l'allé requerre tous les semai-
nes,

Ché chen qui me mets hors de peine,
Cha est cause que tout che l'hiver,
J'ai toudi menge men blé verd.

LE MARI.

Hélas ! j'ai biau parlementé,
Car je n'arai jamais l'dernier ;
Te me rend confu avenue te n'ar-
rangue.

LA FEMME.

Tes-te, si je déloie jamais me langue
Je te dirai tout chen qui te faut dire,
Mais tout chela te doit suffir.

LE MARI.

Corrage donc, Marie la fureur,
Desclaque unne fois ten cœur.

LA FEMME.

Hé bien ! puisqu'il faut te le dire,
Non, je ne te veux point norrir,

Aveug six livres en unne semaine,
Va vire l'homme de me voigeinne,
Y l'y rend siet livres et demie,
Et ne minge point tant que ty.

LE MARI.

Hé ben, j'ai du méchant ouvrage,
J'n'en peut point gagné davantage,
Je n'ouverai pu tempe et tard,
Attend j'menvois m'bouté sodar.

LA FEMME.

Va, va, je ne te tiens point va-t'en,
Je ferai mieux sans ti que sans ar-
gent.

LE MARI.

Adieu, v'là l'amitié perdu,
Je ne te verrai jamé pu.

LA FEMME.

Mé te queurre bien vite bon Jean ?
Tiens, tiens, emporte te n'enfant ;
Quoi ché d'un homme, qu'culle mi-
sère !

Wetlié en pan qu'euille mennière ;
Ne diroit-on point che pauvre sot,
Qui mennie unne boige de ho,
Mé ! velà un homme de ménage.

LE MARI.

My che n'est point me n'ouvrage,
Reprend te n'enfant, avanche te
main.

LA FEMME.

Hélas! men pauvre petit pouchin,
Si je morois, t'arois sans doute
Aveuque ten père, des dure es
croutes.

LE MARI.

Je suis sen père, mais je l'crois bien,
Che l'enfant ne m'appartien de rien,
Il est vrai qui est su men nom,
Mé cheti qui l'y a donné le nom,
Y s'rois bien père et l'parain,
Y ten souviens bien de che gardin,
Tallois cueillez des fleurs au soir.

LA FEMME.

Te veut dire que je suis unne cou-
roire?
Queul patience qui faut vîre d'un
sou!
Wettî si le resanne point tout;
Si t'arroit vu en étant p'tit,
Tient, chétoit tout té ti, té mi,
Ché donc comme cha que t'mamuse.

Je n'ai que faire de t'n'excuse,
Tiens, j'n'en veux pu prends-en du
soin.

LE MARI.

Et mi je dis que je n'en veut point.

LA FEMME.

Mais te le prendra.

LE MARI.

Ma foi noufra.

LA FEMME.

N'en veute point encore unne fois,
Tiens je le vais jeter envoie.

LE MARI.

Fet chen que te veut marie dourie,
Pour mi j'm'envois tout drot d'vaut
mi,

M'engagé den le chitadelle,
Je ne sarois point vivre en querelle.

LA FEMME dit tout bas.

Il y va tout de bon chel fois là,
He ben toudi si me lairois là,
Quoi que j'ferois aveu m'n'enfant?

Tout haut.

Vous êtes comme courouché Jean?

LE MARI.

Qui aiche qui le troit point de tes
raisons,

Te me fais drochi mille affrons.

LA FEMME.

Mais ta bien un long souvenir,
Tout chen que j'ai dit chétoit pour
rire.

LE MARI.

Mais vela du biau peste de riage.

LA FEMME.

Wettiez il est encore en rage,
Passons cha allez me n'homme.
Jean tiens bage en pau che l'enfant,
Arrit vous le cœur d'allé si long,
Et laiché là che petit mouton,
Va, va faigeons la paix ensanne,
Pour ne pu avoir de blâme.

LE MARI.

Ta raison passons che chagrin;
Tiens, dessus cha vela me main;

LA FEMME.

A quoi sert tant de douleur?
Et d'avoir un si méchant cœur,
Allons, viens men petit mari,
Allons seigné la paix au lit.



N.º I.



N.º 2.



N.º 3.



N.º 4.

